

# La sagesse du marcheur

De village en village, le ministre des Prisons du Royaume-Uni, Rory Stewart, randonneur à ses heures, interroge l'identité de l'archipel britannique. Et découvre sa modernité.

Par Marc Epstein

Cela paraît impossible, vu de France, mais l'actuel ministre des Prisons, outre-Manche, a longtemps été décrit comme un personnage comparable à Lawrence d'Arabie. En 2002, alors jeune diplomate de Sa Majesté, Rory Stewart, issu des meilleures écoles du pays, a traversé l'Afghanistan à pied, trente-deux jours durant, suivant l'itinéraire emprunté cinq siècles plus tôt par le premier empereur moghol de l'Inde. Ciselé avec le talent et l'intelligence des plus grands écrivains voyageurs, le récit de son périple a trouvé en langue anglaise plusieurs centaines de milliers de lecteurs. Quatre ans plus tard, il consacrait un second ouvrage à son expérience de gouverneur adjoint en Irak, après l'invasion de 2003. Devenu député, puis ministre, cet infatigable marcheur veille désormais sur une population condamnée, comme il se doit, à la sédentarité.

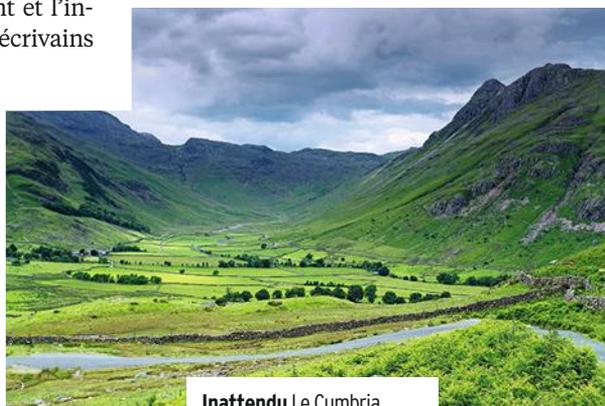
La publication en France de son livre, *Les Marches*\*, tombe à pic. A l'heure où le Brexit déchire le gouvernement de Londres, les élus de la Chambre des communes et ses compatriotes en général, Rory Stewart nous emmène dans le nord-ouest de l'Angleterre, aux frontières de l'identité britannique. Chaussures de marche aux pieds et canne à la main, il longe le mur d'Hadrien, bâti vers l'an 120 aux confins de l'empire romain, dans cette région montagneuse et sauvage qui sépare à présent l'Angleterre de l'Ecosse. Il explore aussi sa circonscription parlementaire, un peu plus au sud, et échange avec ses habitants. De village en village, beaucoup lui offrent l'hospitalité et, à la nuit tombée, un hébergement.

Par la lenteur qu'elle impose et les rencontres qu'elle suscite, la marche oblige à l'humilité et encourage la réflexion. Dans ses ouvrages précédents, Rory Stewart décrivait l'identité des Afghans et des Irakiens, ainsi que les incompréhensions et les maladroitures des Occidentaux à leur égard. *Les Marches* est un texte plus intime. Le long des sentiers et au fil des pages, des Highlands, dans le Nord, au Lake District, en direction du sud-ouest, le marcheur s'interroge sur la relation au monde qu'il a reçue en héritage, et sur ce que signifie, maintenant, le fait d'être britannique.

Il échange aussi avec son père, Brian (voir l'encadré page suivante), qui fut l'un des patrons des services secrets en Asie. Ensemble, avec tendresse, au milieu des paysages sauvages, ils convoquent leurs sou-

venirs et confrontent les empires de Rome et de Londres. « Les Romains semblaient porter beaucoup plus d'intérêt que les commentateurs américains ou britanniques d'aujourd'hui à la description des mœurs de leurs ennemis », souligne Rory Stewart. Ils manifestaient plus de talent que nos contemporains, ajoute-t-il, « quand il s'agissait d'imaginer pourquoi leurs ennemis pourraient considérer leur propre cause juste ».

Plus le marcheur avance, cependant, moins les choses se passent comme prévu. D'abord, son père n'est pas en état de l'accompagner, comme naguère, et leurs conversations sont limitées à des échanges quotidiens, par téléphone et par e-mail. Ensuite, au gré de ses rencontres, Monsieur le député s'aperçoit que sa circonscription parlementaire, dans la région du Cumbria, reculée et sauvage, n'est pas figée dans



**Inattendu** Le Cumbria, région sauvage, n'est pas figé dans le passé. L'histoire des lieux ? Ses habitants s'en fichent un peu.

J. LIGHTFOOT/AFP

le passé. Parmi ses électeurs, beaucoup habitent sur place depuis peu, ou y résident à temps partiel. Nombre d'entre eux rechignent à évoquer leur prétendue « identité ». L'histoire des lieux ? Ils s'en fichent un peu.

Sa famille, elle, est installée ici depuis plusieurs générations. Issu de ce que l'establishment britannique produit de meilleur, Rory Stewart a toujours été convaincu que cette terre et ses traditions étaient séculaires. Il découvre que tout est provisoire, même les paysages, et que les trésors du terroir, pour employer un mot très français, ont souvent été imaginés par des cadors du marketing issus de l'industrie du tourisme.

En Afghanistan, c'étaient les différences entre les villages qui comptaient : chaque communauté a sa langue, ses croyances, son imaginaire. Dans le Cumbria, en revanche, elles se situent entre maisons

voisines : en frappant à trois portes, le visiteur découvre un ingénieur des télécoms à la retraite qui a travaillé à Dubaï, un poète néerlandais handicapé et, enfin, un chef cuisinier natif du village passionné d'endurance équestre...

« En marchant, écrit Stewart, j'ai souvent ressenti l'extrême modernité de la Grande-Bretagne : son incroyable mobilité, son identité ténue, à quel point elle se fiche de l'histoire et est coupée de son passé. » La nostalgie serait déplacée, car le pays ne cesse de se réinventer. Comme lui, explique son père, peu avant son décès : « C'est très important. Tous les Britanniques, moi compris, n'ont toujours eu qu'une vague idée de leur histoire. »

Les randonneurs le savent : on ne marche pas pour se rendre d'un point à un autre; la finalité, c'est la marche elle-même. De même, le sujet du livre de Rory Stewart n'est pas tant de questionner l'identité britannique. Il raconte plutôt une prise de conscience : « l'identité » est transitoire. Chacun de nous oublie le passé, puis le réinvente à sa façon. Et c'est heureux. **M. E.**

*Les Marches. Aux frontières de l'identité britannique*, par Rory Stewart, trad. de l'anglais par Elodie Leplat. Gallimard, collection Esprits du monde.



**Amitié** Gilles Kepel et Rory Stewart, réunis lors d'une cérémonie près du lac d'Ullswater, en Angleterre, le 1<sup>er</sup> mars.

## Au nom des pères

L'ouvrage de Rory Stewart est publié dans une nouvelle collection des éditions Gallimard, Esprits du monde, dirigée par Gilles Kepel. Le député britannique et le politiste français, spécialiste de l'islam, sont tous deux arabisants; ils se sont croisés à plusieurs reprises et ont sympathisé, en Europe et ailleurs, de colloques en séminaires. Mais le hasard devait rapprocher davantage l'auteur et son éditeur. Dans son livre et au cours

de ses pérégrinations, le long du mur d'Hadrien et dans le Cumbria, Rory Stewart entretient un ultime dialogue avec son père, Brian, décédé peu après. Or Gilles Kepel a souvent entendu son papa, Milan, évoquer les paysages sauvages de cette région anglaise. Avant de devenir le traducteur de Vaclav Havel, cet intellectuel d'origine tchèque a été réfugié, enfant, au Royaume-Uni. Elève au Lycée français de Londres pendant la Seconde Guerre mondiale, il s'était retrouvé dans le nord-ouest de l'Angleterre, où l'établissement était délocalisé afin de placer les lycéens et le personnel à l'abri des bombes. « Mon père n'a jamais oublié les montagnes du Cumbria, les baignades dans le lac, les troupeaux de chèvres

et les lapins, résume Gilles Kepel. C'est là qu'il a passé, sans doute, les meilleures années de sa vie. » Le 1<sup>er</sup> mars dernier, une petite cérémonie a réuni Rory Stewart et Gilles Kepel dans une villa transformée en hôtel, face au lac d'Ullswater, qui abritait le lycée durant le conflit mondial. Une plaque évoque les années de guerre et le passage du père de Gilles. A quelques semaines du Brexit, cette réaffirmation de l'amitié franco-britannique était empreinte d'une émotion inhabituelle. Quelques heures plus tard, par un autre hasard à peine croyable, et tel un écho au livre de Rory Stewart, qui se lit comme une épitaphe et un hommage paternels, Gilles Kepel apprenait la disparition de son père dans un hôpital de la région parisienne.